HD
6145
.S5

QUESTIONS DE SOCIOLOGIE

Mlle Jules SIMON

L'Ouvrière

Préface de M. Étienne LAMY

de l'Académie Française

BLOUD & Cie

S. et R. 621

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

La Vie de l'Ouvrière

DANS LA MÊME COLLECTION

Le Christianisme social.

CALIPPE (Charles), Docteur en théologie. — **L'Éducation chrétienne de la Démocratie,** *Essai d'apologétique sociale.* (*66*)..... 1 vol.

CETTY (H.). — **Les Œuvres sociales et ouvrières en Allemagne.** (*266*)..... 1 vol.

CLERCQ (Victor de), Avocat à la Cour d'appel de Paris. — **Les Doctrines sociales catholiques en France** *depuis la Révolution jusqu'à nos jours.* Avant-propos par Georges GOYAU. — Première partie : *Les Précurseurs.* — Deuxième partie : *Les Contemporains.* 2 vol. (*145-146*)..... **1 fr. 20**

CONTENSON (Ludovic de). — **Les Syndicats professionnels féminins.** (*548*)..... 1 vol.

DOMET DE VORGES (Cte), Ancien ministre plénipotentiaire, membre de l'Académie de Saint-Thomas, etc. — **L'impôt et les Théologiens.** *Etude philosophique, morale et économique* (*51*)..... 1 vol.

HUE (Gustave). — **Les Œuvres de Protection de la Jeune Fille.** (*474*)..... 1 vol.

LAMY (Etienne), *de l'Académie française.* — **Catholiques et Socialistes.** (*551*)..... 1 vol.

LEROY-BEAULIEU (Anatole), de l'Institut. — **Christianisme et Démocratie, Christianisme et Socialisme.** (*370*)..... 1 vol.

LORIN (Henri). — **L'Organisation professionnelle et le Code du travail.** (*442*)..... 1 vol.

Même Auteur : **L'Idée individualiste et l'Idée chrétienne.** (*568*)..... 1 vol.

MÉLINE (Pierre). — **De la Science à l'Action,** *Etude de Philosophie sociale* (*468*)..... 1 vol.

NAUDET (P.), Professeur au Collège libre des sciences sociales. — **Premiers principes de Sociologie catholique.** (*54*)..... 1 vol.

331.40944
Si54V

QUESTIONS DE SOCIOLOGIE

LA Vie de l'Ouvrière

PAR

Mlle JULES-SIMON

Préface
DE M. ÉTIENNE LAMY
de l'Académie Française.

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7,
1 ET 3, RUE FÉROU — 6, RUE DU CANIVET
1911

Reproduction et traduction interdites

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

PRÉFACE

L'Ouvrière était, il y a cinquante ans, un livre nouveau de Jules Simon. La popularité de *l'Ouvrière* continua et égala le succès du *Devoir*. N'était-ce pas conseiller encore le devoir que faire appel à la pitié ? Cette commisération du philosophe apprit à une ignorance alors générale le sort affreux des filles et des mères condamnées au travail industriel. Comme une de ces bagues d'alliance où s'entremêlent gravés un nom d'homme et un nom de femme, ce livre associe encore dans un souvenir inséparable la plus à plaindre des victimes sociales et le plus illustre de ses défenseurs.

Or, sous le même titre, signée du même nom, voici une autre œuvre. Le livre est devenu brochure, la brochure est écrite par une femme. Petite-fille de Jules Simon, elle a trouvé la bague ancestrale dans ses bijoux de famille, et, pour la porter à son tour, a rétréci l'anneau du grand-père à la mesure d'un doigt plus mince. L'or de la même bonté y brille d'un éclat rajeuni et jamais descendante n'aima d'un culte plus fier les traditions de son aïeul. Pourtant elle ne parle pas le même langage. Et cette différence est une mesure du chemin parcouru en un demi-siècle par les événements et les idées.

Jules Simon avait conclu de son enquête que les détresses individuelles, quand elles sont excessives,

deviennent une injustice générale, que la misère des femmes pesait sur la conscience de tous, et que la société devait réparer ce mal. Non que la clairvoyance du penseur attendît de cette société un remède direct et immédiat. « C'est une grande illusion de croire, écrivait-il, qu'avec un article de loi, ou quelque combinaison économique nouvelle, on puisse transformer tout à coup une société malade et guérir la plaie saignante du paupérisme. » En effet, les blessures profondes du corps social ne se pansent pas par des lois, c'est-à-dire par des ordres, mais par des mœurs, c'est-à-dire par des vertus. De ces vertus les plus tutélaires pour la femme semblaient à Jules Simon les anciennes traditions de la vie domestique. Le gouvernement des familles nombreuses, le soin de leurs demeures, pour que, même modeste, elle fût agréable à voir, douce à habiter, fournie du nécessaire, tout retenait autrefois la femme au foyer ; là le labeur de l'épouse et de la mère, aussi continu que celui de l'atelier, mais accompli tout entier chez elle et pour les siens, la couronna longtemps de dignité et de joie. Si l'homme recommençait à comprendre que l'éducation des enfants, le charme de l'existence conjugale, le profitable aménagement des dépenses exigent cette présence continue de la femme, il serait le premier à vouloir que chacun soit où il sert avec plus d'efficacité les intérêts communs, lui par son gain au dehors, elle par son économie au dedans. Comment rétablir ce goût de la famille chez des pauvres, aujourd'hui opposés au mariage comme à un accroissement de misère et à une diminution d'indépendance ?

Le moyen le plus efficace de vaincre l'égoïsme par la vertu est de présenter la vertu comme un ordre du Créateur. Jules Simon le savait et disait : « Si le savant et le philosophe ont besoin, pour s'intéresser aux devoirs de la vie et aux peines qu'elle impose, de se rappeler les volontés et les promesses de Dieu, nous comprenons ce que cette continuelle présence, ce que cette douce espérance sont pour le simple et l'abandonné. » Pourtant il n'attendait pas de cette persuasion religieuse la renaissance de la famille. « Nous craignons qu'il n'y ait plus d'apôtres : cette société qui meurt de scepticisme n'a plus le droit de prêcher les croyances qu'elles a perdues ou qu'elle n'a pas encore retrouvées. » A l'affaiblissement de la foi il cherchait une compensation dans le culte de l'intelligence : il ne doutait pas qu'étendre le savoir fût étendre la raison, et rêvait le salut par l'Ecole. C'est à elle qu'il confiait la tâche de corriger les mœurs. Elle donnerait « aux ouvriers les moyens d'apprendre et de réfléchir ». Ces clartés rendraient évident au prolétariat que pour améliorer son sort il lui fallait restaurer la famille, la famille libérerait d'abord l'ouvrière en ramenant la femme au foyer, et les mœurs prépareraient le retour des croyances.

Les faits ont répondu. L'Ecole où Jules Simon voulait que l'enfant apprît l'existence de Dieu, enseigne que Dieu n'existe pas. Les instituteurs, instruits à détruire plus de vérités qu'ils n'en répandent, préparent l'homme à adorer lui seul. Ce dieu prétend avoir son ciel sur terre et par la force des lois contre lesquelles Jules Simon ne cachait pas sa défiance. Le prolétaire attend

de ces lois le socialisme qui fixera souverainement la tâche, le repos, les jouissances de chacun, et dans cet ordre soutenu par le droit de la force, la femme sera plus que jamais la vaincue de l'homme. Déjà, par le rétablissement du divorce, par les mesures préparatoires de l'union libre, par l'effacement progressif des inégalités entre les enfants légitimes et les autres, par l'expropriation continue de l'autorité paternelle au profit de l'État, les lois achèvent la ruine de la famille.

Aucun de ces enseignements n'a été vain pour Mlle Jules Simon. Elle ne compte en faveur de l'ouvrière, ni sur les mœurs qui se corrompent, ni sur le mariage auquel l'ouvrier préfère de plus en plus le célibat, ni sur la sécurité du foyer qui a cessé d'être stable, ni sur la vertu de l'Ecole. Les remèdes recommandés par son grand-père n'ont point réussi ; les expériences dont il prédisait l'insuccès se poursuivent sans résultats meilleurs, malgré la fièvre socialiste des lois et la constante partialité de l'Etat en faveur des prolétaires. Non que la condition de ceux-ci n'ait gagné à un tel effort. Il a mis fin aux plus graves des abus dénoncés par Jules Simon, et les oubliés d'autrefois, les courtisés d'aujourd'hui, se font une existence chaque jour moins misérable. Mais cette amélioration de leur vie n'a pas fait tomber un de leurs griefs contre leur sort. Leur impatience de souffrir a cru plus vite que le progrès de leur bien-être et, moins le faix devient lourd, plus ils le trouvent insupportable. De cette redoutable contradiction, la jeune observatrice a discerné la cause : toutes les sources particulières d'infor-

tune sont démesurément grossies par cette source de malheur universel qu'est la philosophie d'incrédulité, offerte comme une délivrance à la multitude.

Enfermer dans la vie terrestre tout l'espoir de l'homme, c'est rendre à l'homme infiniment précieuse chaque seconde où il a chance de rencontrer le bonheur, et infiniment dommageable tout retard de ses joies, car tout ce qui est différé est perdu. Un matérialiste ne peut pardonner ni à lui-même ni aux autres s'ils ont quoi que ce soit de plus que lui, et s'il le tolère. Le seul logique devient cet impitoyable qui écraserait tout, êtres, institutions, avenir, pour prendre sa place au festin de l'heure présente. Et la seule société que puisse créer l'envie impatiente est le socialisme. Mais, outre que l'avènement du socialisme est la ruine totale du passé et que le pauvre lui-même devient plus pauvre où la maison s'écroule, le socialisme ne saurait commencer sans mentir aussitôt aux espoirs de ses dupes. Car nul régime, si niveleur soit-il, ne vit sans chefs, tant qu'il y aura des chefs il y aura des privilégiés, et jamais ne se lèvera le jour où la jalousie égalitaire ne découvre au-dessus d'elle rien à haïr et à abaisser. Tous les hommes eussent-ils leur part rigoureusement exacte dans toutes les joies de la terre, la terre ne les verrait pas plus heureux. Car les instincts de l'homme ne le sollicitent pas d'être heureux autant que le sont les autres, mais autant qu'il peut le devenir. Il ne mesure pas son droit au nombre des affamés comme lui mais à sa propre faim. Le bonheur n'existe pas par comparaison mais par plénitude. Dans une société où tous

seraient traités de même, chacun désirerait la part de tous et ses convoitises dépasseront toujours ce qu'il obtiendra. Et si même toutes ses convoitises étaient satisfaites, il ne cesserait d'être malheureux que s'il cessait d'avoir sa nature, c'est-à-dire la satiété de ce qui dure et le regret de ce qui passe. Ainsi toutes les promesses de la vie terrestre apportent pour dernier présent à celui qu'elles abusent une déception désespérée. Et si tel est le fond des doctrines offertes à un être fait pour le bonheur, n'est-ce pas une dernière preuve qu'elles sont contraires à sa destinée, donc fausses ?

Mlle Jules Simon n'est point femme d'Etat, ni économiste, ni doctoresse. Elle ne rédige dans ses courtes pages aucune ordonnance nouvelle pour accroître les salaires et diminuer le travail des ouvrières. Mais elle sait que la plus grande miséricorde envers les malheureux est de leur épargner le matérialisme où le malheur se corrompt en plaie inguérissable. Elle leur apporte le remède d'une dotrine morale. Elle reprend la seule tâche que Jules Simon eût ajournée et dément la pire prévision du penseur. Il ne croyait plus aux apôtres : elle vient, apôtre sortie de lui, rappeler Dieu à celles qui souffrent. Et comme Dieu ne parle avec certitude que par la religion, et que la religion la plus impérative est le catholicisme, c'est le catholicisme que la jeune amie des ouvrières leur apporte. Sa brochure est une suite de courts chapitres qui sonnent les heures d'une vie laborieuse et croyante, et à chaque heure disent son devoir et sa noblesse. Visiteuse matinale, elle pénètre dans les pauvres chambres où les veilles sont longues

et les rêves courts, au moment où le sommeil cesse d'y répandre son meilleur bienfait, l'oubli. Dès que les esclaves du travail reprennent conscience de leurs servitudes, elle apporte à ces obscures, comme le premier rayon de soleil, l'espoir d'un glorieux affranchissement, à ces solitaires la vision de leur solidarité avec la plus fraternelle des familles, à ces délaissées la confiance en la tutelle toute-puissante et toute tendre d'un Père invisible. Elle veut que leur journée commence par de la soumission, de la confiance, de la gratitude, et ce sont là autant de noms de la prière. Elle fait avec ses humbles sœurs, du logis à l'atelier, les voyages quotidiens où s'offrent aux irréfléchies tant de gais naufrages, elle en dévoile les tristesses et les déchéances. Dans l'atelier, elle reste près de ses amies pour les mettre en garde contre les camaraderies suspectes, les libertés de langage qui provoquent à l'audace des actes, les confidences qui initient aux perversités. Elle guide les ouvrières dans le choix de leurs amitiés, de leurs distractions, de leurs lectures, elle leur apprend à se réserver pour l'amour fidèle et légitime s'il doit réjouir leur vie, et pour une maternité qui n'ait pas à rougir du passé quand elle enfantera l'avenir. A celles qui ne seront ni épouses, ni mères, elle montre des existences plus tristes encore, car les plus vides ne sont pas celles où le bonheur n'est jamais entré, mais celles d'où il s'est enfui. Elle convie les inconsolées à consoler, les découragées à rendre du courage, et rappelle que les pauvres peuvent faire toutes les aumônes sauf la moindre, celle de l'argent. Elle leur enseigne à

donner à Dieu même par l'offre généreuse de leurs épreuves, à changer en trésor leur misère par la patience, à devenir, par les mérites d'un jour, créancières d'une justice qui, pour payer toute dette, dispose de l'infini.

Une foi religieuse qui éclaire tout le mystère de la souffrance, impose aux victimes sa tendre consolation, et se sait trop sûre de la vérité pour recourir aux controverses, voilà le tout de ces pages. C'est peu, diront les superbes d'esprit. C'est beaucoup, penseront les connaisseurs d'âmes.

D'abord est rappelée ainsi une vérité dont la méconnaissance fausse le présent et menace l'avenir. Ceux qui dominent l'un et préparent l'autre agissent comme si le bonheur ou le malheur de la vie tenait uniquement aux caresses et aux duretés des jours où elle s'écoule. Ces quelques pages disent : les maux sont ce qu'ils sont, mais ils nous sont ce qu'ils nous paraissent. Et, pour diminuer la douleur en ce monde, le tout ni le principal n'est pas de changer dans l'existence humaine les circonstances extérieures, mais dans l'homme le regard intérieur qui les contemple et les juge.

Ce regard cherche la paix, la joie et leur durée, ne les découvre sur la terre en aucun être même le plus privilégié, en aucune condition même la plus enviable, mais, à toute vision de la vie présente, se charge de tristesses et de colères. Comment le désarmer, comment le calmer, comment le réconcilier avec la souffrance, c'est-à-dire avec ce qui est à la fois l'horreur invincible de la nature humaine et la loi permanente de la vie

terrestre? Comment, sinon en montrant aux captifs de la cité dolente exilés d'un jour, la cité future et triomphale, patrie des bonheurs sans fin?

Si la vie mortelle est un commencement d'immortalité, la souffrance de ceux qui peinent aujourd'hui demeurât-elle la même, cesse d'être la même pour eux. Plus l'espoir s'attache aux joies qui ne passent pas, moins pèse le fardeau des jours qui fuient. Elle-même, la douleur change de nature dès qu'elle devient le creuset où se purifient les fautes, et où se préparent les mérites, et la rudesse des épreuves se transfigure jusqu'à devenir une libéralité de la Providence, un droit à plus de bonheur. Par ces croyances, la vie, mystère de dérision illogique et de cruauté stupide, quand on la borne à l'existence mortelle, prend un sens, se justifie, se complète, et ses sublimités abolissent toute haine contre la terre ou contre le ciel. Pour ne pas accueillir cette solution à l'énigme du monde, il faudrait avoir trouvé mieux.

Et parce que, seule, la réponse religieuse est raisonnable et consolatrice, ces pages ne la donnent pas comme une hypothèse incertaine d'elle-même, soumise en solliciteuse timide, au bon plaisir des intelligences, occupée à déplier ses certificats en servante qui veut entrer chez son maître. C'est elle qui est maîtresse, parle d'autorité, et sans perdre de temps à discuter, affirme. C'est de cela enfin et surtout qu'il faut louer Mlle Jules Simon. La lumière ne se démontre pas par des arguments, mais par sa clarté et sa chaleur. Aucune parole ne fera comprendre la clarté aux aveugles ni la

chaleur aux paralytiques, et toute démonstration est superflue pour les sains et les voyants qu'elle réchauffe et qu'elle illumine. La foi de même est lumière et flamme, et pour elle certains sont paralytiques et aveugles-nés. C'est perdre son temps que de leur donner par raison démonstrative un sens qu'ils n'ont pas et aussi d'ajouter des syllogismes à l'impression produite sur les êtres sains par le rayonnement religieux. Sans doute il est sensible à l'intelligence, mais il la domine et quand elle est orgueilleuse, l'humilie. Les penseurs capables de croire au mystère par dialectique sont une minorité infime et s'attachent au divin par sa moindre force de persuasion. La masse des créatures humaines vit moins d'idées que de sentiments, et c'est surtout aux sentiments que la foi s'adresse. Le reconnaître n'est pas la déprécier : car les plus nobles choses qu'il y ait au monde, le dévouement, l'héroïsme, le sacrifice, l'amour, échappent à la juridiction de l'intelligence, et supérieurs à la logique du cerveau, imposent leur beauté au cœur par « ces raisons que la raison ne connaît pas ». Le catholicisme n'est pas fait essentiellement pour éclaircir les curiosités contentieuses de notre intellect, mais pour ouvrir une vocation à notre conscience. La croyance religieuse supplée à la faiblesse de l'esprit, elle exauce l'attente du cœur. Pour l'esprit, elle est un effort, pour le cœur un repos ; pour l'esprit un joug, pour le cœur une libération; pour l'esprit une limite, pour le cœur une plénitude. La conformité entre ses révélations et nos espoirs les plus invincibles, voilà son titre ; la paix et la force qui

l'accompagnent partout où elle règne, voilà la preuve qu'elle satisfait aux besoins de l'homme, donc qu'elle est d'accord avec sa nature, donc qu'elle est vraie. Et parce qu'elle porte avec elle ces signes de sa légitimité, elle doit être offerte avec des mains non timides mais fières de ce qu'elles portent, comme la certaine et suprême réalisatrice du bonheur individuel et du bonheur social.

Dans *l'Ouvrière,* Jules Simon avait méconnu cette vérité. Il s'était privé de la pitié la plus efficace, parce qu'il n'avait pas encore trouvé en faveur de la foi une argumentation décisive pour les philosophes. Depuis, l'impuissance des philosophes à justifier la vie a rendu crédit aux apôtres. Lui-même, Jules Simon, s'est laissé convaincre plus tard par cette croyance qu'il avait jugé vain de répandre sur les autres. Sans que la foi religieuse fournît plus de preuves à son esprit, elle devint évidente à son cœur. Il mourut chrétien. Il accrut par son exemple la confiance de sa petite-fille dans l'autorité qui avait fini par le convaincre, et en apportant à l'ouvrière comme le bien le plus précieux la foi, la petite-fille a été encore plus philosophe que l'aïeul.

Etienne Lamy.

INTRODUCTION

La vie sociale.

C'est à vous, chères ouvrières, que je dédie ce petit opuscule; à vous dont l'existence est à la fois si belle et si exposée, si féconde et si souvent douloureuse; à vous qui vivez dans une atmosphère d'activité intellectuelle où se remuent toutes les pensées, où se prêchent toutes les doctrines; à vous qui avez besoin d'embellir votre existence monotone, de diriger vos aspirations et de vaincre les tentations sans nombre qui vous environnent. Je ne viens pas vous prêcher l'austérité, mais simplement élever votre esprit, élargir votre horizon, vous montrer la grandeur de votre destinée. Votre vie, si infime en apparence, contribue à l'harmonie universelle. Vous êtes un des rouages de l'organisation sociale. L'orientation de vos pensées, l'emploi de votre énergie, préparent l'avenir, et si le progrès dépend d'un mouvement général, comme la masse est composée d'individus, c'est en développant, en

chaque être, la conscience de ses devoirs, de ses responsabilités et de ses droits que nous contribuerons efficacement à l'œuvre commencée.

Vous êtes toutes appelées à jouer un rôle ; rôle plus important peut-être que vous ne le pensez, si l'on songe aux conséquences des groupements ouvriers et à leurs résultats.

Les uns, glissant sur la pente qui conduit à l'anarchie, attaquent franchement le capital et la propriété, prêchent la révolte et la haine ; conduits trop souvent par des hommes qui n'ayant en vue que leur propre avenir politique, exploitent et flattent les passions populaires.

Les autres, s'inspirant du christianisme, défendent la propriété comme un droit indispensable à l'homme pour accomplir sa destinée ; et, mettant ensuite de côté tout esprit de parti, s'unissent aux socialistes pour demander l'augmentation des salaires et l'amélioration du sort ouvrier.

Il est difficile d'être neutre dans la lutte et l'on vous demande de marcher résolument avec les catholiques sociaux. Les progrès accomplis sont déjà grands. Pour les hommes les salaires ont augmenté environ de 66 0/0, et, déduction faite de la surenchère des denrées, il reste un réel bénéfice. Pour les femmes, le succès est moindre et n'existe que là où se trouvent des unions professionnelles et des syndicats.

Le travail à domicile réduit les ouvrières à

la misère par l'abaissement des rétributions accordées.

Alors que les hommes se défendent par de fortes organisations syndicales, la femme, isolée, se trouve incapable de lutter dans certains métiers.

Il ne suffit pas, en effet, de penser à soi, mais à tout un parti. Ce principe est trop souvent oublié, et beaucoup de jeunes ouvrières, peu soucieuses de l'avenir de leurs compagnes, contribuent involontairement à l'abaissement du salaire en achetant, à bas prix, des objets de toilette, cols et rabats de dentelle, confectionnés par de pauvres femmes insuffisamment rémunérées.

Vous êtes membres d'une organisation sociale, vous tirez votre grandeur de la beauté de votre mission et de vos espérances.

Votre action prépare votre bonheur, et, dépassant les limites étroites de l'heure présente, s'étend à l'avenir. Il ne suffit pas de l'avoir comprise, il faut se mettre en mesure de la remplir. Ce sont les vaillances individuelles et la science de la discipline qui assurent les combats victorieux. Avant d'entrer dans la lice, il est nécessaire de former votre conscience morale et chrétienne, c'est-à-dire votre vie dans les détails de chaque jour. Vous admettez facilement qu'il faille un certain temps d'apprentissage pour devenir première d'atelier et vous voudriez vous

lancer dans des problèmes qui comprennent toutes les nécessités humaines et vos propres détresses sans vous être rendu compte de vos devoirs, de vos droits et des suprêmes indépendances de la créature ?

Je ne vous demanderai pas d'études approfondies, rassurez-vous; c'est dans la sage direction de vos actions quotidiennes que vous trouverez le secret de vous rendre aptes aux grandes choses. Faisons ensemble cette petite esquisse, Dieu y mettra la couleur et la vie.

La Vie de l'Ouvrière

CHAPITRE PREMIER

Le réveil. — La direction de la vie.

Le réveil est un des moments les plus douloureux pour celles qui luttent contre les difficultés de la vie. C'est la perspective d'une nouvelle journée de travail et de préoccupations sans cesse renouvelées. Pourtant, c'est l'heure décisive où il faut reprendre confiance et donner à son esprit une orientation solide. Chaque jour est un recommencement, une parcelle de l'existence qui s'enfuit... plus encore, c'est la vie elle-même qu'il s'agit de diriger vers un but ; d'appuyer sur une base sérieuse et inébranlable. Ces principes s'oublient vite ; le vague, l'inertie engourdissent les âmes, paralysent les volontés et font de nos jeunes gens des désabusés et des inutiles ne sachant ni pourquoi ils ont reçu la vie, ni comment l'employer. Remontons au principe sans craindre de nous éloigner de notre sujet et puisons aux sources vives les

lumières nécessaires. « Dieu est la raison de l'existence du monde qu'Il a produit. Il est une volonté, la puissance dont cette volonté dispose est absolue. Dieu est infini dans sa substance, dans son entendement, dans sa bonté, dans sa puissance, car s'il n'était pas infiniment infini, c'est-à-dire parfait, Il ne serait pas nécessaire et par conséquent il ne serait pas. De plus, il n'y a qu'un Dieu, car un seul Dieu étant nécessaire il n'y a aussi qu'un seul Dieu de possible. Enfin Dieu possède le bonheur parfait parce qu'Il a en lui-même sa cause et sa fin (1). » Voilà la définition que nous donne la philosophie spiritualiste, nous apprenant ainsi le principe et la fin de toute chose; le christianisme va plus loin ; le Dieu perçu par la raison s'est révélé à l'homme et lui a fait pénétrer le mystère de Sa vie intime : Simple, unique dans sa substance, et pourtant triple dans sa personnalité : le Père engendrant le Fils, Verbe de Dieu, et l'Esprit-Saint, amour vivant, qui procède du Père et du Fils.

Dieu a été non seulement le créateur du monde mais son rédempteur. Le Verbe s'est fait chair afin d'expier dans sa nature humaine les rébellions de l'humanité coupable et de donner par sa nature divine un prix infini à ses souffrances et à sa mort. La double nature du Christ unie dans une personne unique (celle du Fils

(1) La Religion naturelle.

de Dieu) était seule capable d'accomplir ce prodige.

Voilà le dogme dans sa grandiose simplicité.

Il a été nié, mais personne n'a pu le remplacer, car nous ne saurons jamais rien par nous-mêmes. Comme le disait, il y a quelque temps, Pierre Loti : « La science n'a même plus cette prétention d'expliquer qu'elle avait hier. Chaque fois qu'un pauvre cerveau découvre le pourquoi de quelque chose, c'est comme s'il réussissait à forcer une nouvelle porte de fer, mais pour n'ouvrir qu'un couloir plus effarant et plus sombre qui aboutit à une autre porte plus scellée et plus terrible. » Nul n'a donc pu donner de preuve sérieuse de l'athéisme. La demi-science seule a pu éloigner de Dieu. Une étude consciencieuse et approfondie y ramène infailliblement. Mettez cette foi à la base de votre vie ; qu'elle ne soit pas purement théorique, mais pratique. Pénétrez-vous des devoirs qu'elle impose. Prenez ce code divinement simple qui s'appelle l'Évangile. Lisez-en quelques lignes chaque matin ; vous y trouverez exposés les lois morales et sociales qui doivent régir l'humanité et résolus les grands problèmes de l'au-delà, dont l'insondable mystère nous effraie lorsqu'au déclin de la vie, nous ne songeons plus à améliorer nos destinées terrestres.

CHAPITRE II

La journée à l'atelier.

La journée de labeur va commencer. Tout à l'heure, au réveil, le lourd fardeau des soucis vous obsédait. Maintenant la fièvre du travail vous saisit; quelquefois vous achevez votre besogne avec négligence, les points sont mal arrêtés, les garnitures à peine fixées; la conscience professionnelle vous échappe, et cependant, elle fait partie de votre vie morale et sociale; ce n'est qu'après avoir fait votre devoir que vous aurez le droit de fixer celui des autres à votre égard, de discuter et d'analyser les questions posées au syndicat. Il ne s'agit pas, en effet, de bouleverser l'ordre des choses, mais de l'améliorer, d'arriver coûte que coûte à diminuer les injustices de part et d'autre. Ces graves discussions n'absorbent pas la journée entière. Il serait attristant de voir des jeunes filles passer leur temps comme de vieux sociologues à barbe grise. Sachez être gaies, malgré tout! conservez le plus longtemps possible la fraîcheur de votre esprit et de votre cœur et redoutez le contact des désillusionnées, cher-

cheuses d'impressions nouvelles. Malheur à ces âmes déflorées éprises d'aventures romanesques ou légères et semant autour d'elles la déception et l'écœurement.

Elles racontent leurs lectures ! Que lisent-elles ?... les romans malsains des journaux à un sou ! Cependant, même dans ces journaux à un sou, à côté des choses qu'elles vous content, il y a de charmantes anecdotes, pleines d'esprit, des traits de dévouement qui émeuvent ! Habituez-vous à les trouver ; ayez l'âme assez haute pour chercher dans un journal les questions qui intéressent ou amusent l'esprit sans le flétrir. Puis tâchez de faire cesser autour de vous les propos libres ou choquants.

Au début on raillera votre austérité ; si vous persistez, le respect succédera à la raillerie.

Les trois quarts des ouvrières ne sont légères que par mode ou par entraînement ; lorsqu'elles trouveront une compagne à l'esprit sérieux et bienveillant, elles la subiront d'abord, puis l'admireront et l'imiteront.

Vous pourrez être pour votre atelier, ce que l'Évangile appelle le sel de la terre ; il suffit d'un grain de sel pour préserver de la corruption les aliments qui l'approchent.

Il suffit d'une âme forte et honnête pour relever le niveau moral de tout un atelier.

CHAPITRE III

Le retour de l'atelier.

Votre journée est terminée, vous allez sortir de l'atelier. C'est l'heure de la détente et du calme.

Les magasins s'illuminent, les flâneurs se multiplient dans les rues et sur les boulevards, un spectacle de tous les instants s'offre à vos yeux. Mais défiez-vous, il n'est pas sans péril et des dangers restent à éviter.

Les mauvais livres s'étalent dans les librairies et les kiosques, ne vous y arrêtez pas, les titres séduiraient votre curiosité et vous seriez tentée d'acheter ces dangereux conseillers. Adressez-vous de préférence aux bibliothèques où vous trouverez les chefs-d'œuvre classiques, et, faisant ainsi l'éducation de votre goût, vous éviterez le premier danger qui est cependant le moindre.

Durant votre route vous côtoyez des promeneurs et des boulevardiers qui s'ennuient et cherchent une distraction à leur oisiveté. Votre minois de petite Parisienne les attire ; ils commenceront par un compliment, finiront par

vous entraîner dans la chute la plus honteuse et lorsque leur fantaisie sera passée, leur jouet usé, ils vous replongeront dégradée et désespérée dans le labeur de votre vie de honte.

Évitez les regards par votre grande dignité et la simplicité de votre toilette.

N'imitez pas ces ouvrières qui se privent de pain pour acheter un ruban et mettent leur santé en danger afin d'exposer leur honneur.

Préparez-vous à être des femmes et non des grisettes, et le soir, lorsque vous serez rentrée au logis, vous pourrez mettre au pied de votre crucifix votre travail, vos luttes et vos victoires.

CHAPITRE IV

La journée du Dimanche.

Voici votre journée, elle vous appartient tout entière pour vous délasser ; cependant Dieu en demande la première pensée et la première action afin que votre âme se ressaisisse et se repose ; elle aussi est épuisée par les soucis matériels, courbée vers la terre où elle se traîne lourdement, et le Seigneur entr'ouvrant le voile qui nous cache les secrets de nos bonheurs futurs la rafraîchit, la fortifie, la console. Ne considérez pas l'obligation d'aller à la Messe comme une simple règle disciplinaire ; c'est une nécessité morale, un commandement émané d'une loi de sagesse et d'amour. Si vous voulez que je remonte à l'origine même de ce sacrifice, je vous rappellerai le fait évangélique dans sa grandiose simplicité.

C'était le jour de la Pâque juive, le Christ avait réuni ses Apôtres au Cénacle afin de manger l'Agneau pascal. A la fin du repas qui devait précéder sa mort, il prit une coupe où il y avait du vin, il la tendit à ses disciples et leur dit :

« Voici le vin de la nouvelle alliance, celui qui transforme et fortifie les âmes, buvez-en tous, ceci est mon sang. Dans quelques heures il sera répandu pour la rémission des péchés d'un grand nombre. » Il rompit aussi le pain en leur disant : « Ceci est mon corps. Demain vous le verrez attaché à la croix, percé de clous, broyé comme ce pain qui vous sert de nourriture. Alors tout sera consommé. Chaque jour vous offrirez le calice et l'hostie. » Les prières de la Messe ne sont, en effet, qu'une préparation à la parole mystérieuse et puissante qui transsubstantie le le pain au corps du Christ et le vin en son sang.

Comprenez-vous maintenant l'importance de cet acte cultuel? Ce n'est plus nous qui prions, mais Jésus ; ce ne sont pas nos propres mérites qui crient miséricorde, mais les mérites de Jésus et nous participons à la scène du Calvaire.

Saint François de Sales dans son gracieux langage, appelle la Messe « le Soleil de la piété, le centre autour duquel gravitent tous nos actes ». Que votre journée du dimanche soit éclairée par ce divin Soleil, surnaturalisée, transformée ; loin d'en être attristée, elle prendra un nouvel éclat.

L'après-midi sera facile à employer si vous avez de la famille.

En hiver, vous pourrez visiter les monuments de Paris : Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Musée du Louvre, Carnavalet, le Luxembourg où vous admirerez les chefs-d'œuvre de tous les

maîtres ; Raphaël, Véronèse, Rembrandt, vous initieront à l'art le plus pur. A Cluny, vous verrez des meubles de toutes les époques. Vous retrouverez aux Invalides le souvenir de nos gloires militaires; à Versailles, celui de notre histoire à son époque la plus brillante. Vous revivrez les spectacles enchanteurs et féeriques des fêtes au Trianon. Vous visiterez les appartements de nos rois et la chapelle où Bossuet leur prêchait déjà « l'éminente dignité du pauvre » et brisait leur orgueil de toute la puissance de son éloquence.

En été, les ressources sont plus grandes encore. Promenades dans la banlieue, journées au grand air, etc.. Si vous êtes seule, les patronages vous offrent asile; vous y prendrez contact avec les jeunes filles et les dames qui s'en occupent. Elles adouciront vos détresses, amélioreront votre sort, s'intéresseront à votre avenir, sans négliger de vous distraire. Vous apprendrez dans ces réunions intimes divers arts d'agrément. On développera votre intelligence en vous invitant à prendre part à des cercles d'études où sont discutées les questions sociales et morales les plus intéressantes.

Vous trouverez, dans quelques patronages, des tennis, des croquets, des jeux en plein air vous permettant de passer agréablement votre temps.

Quelques-unes d'entre vous ont aussi l'occasion d'aller au théâtre. Je ne blâme pas le théâtre

en lui-même. Autrefois on y représentait des grandes tragédies antiques, des moralités amusantes et utiles, mais nos mœurs l'ont rendu dangereux et souvent corrupteur.

Restez prudente à cet égard, n'allez pas dans les théâtres réputés mauvais et demandez conseil à votre directeur. Tel spectacle inoffensif pour certaines natures devient dangereux pour d'autres.

Ayez assez de force de caractère pour haïr le mal jusque sur nos scènes parisiennes. Faites le succès des pièces nobles et des idées généreuses et là encore vous jouerez votre rôle dans la lutte du bien contre le mal. Je crois avoir énuméré de nombreux moyens de vous distraire. Profitez sainement et saintement de votre jeunesse.

Voilà le résumé de ce chapitre.

CHAPITRE V

La Confession

Je voudrais en quelques pages exposer l'origine de la confession, ses avantages, les objections qui vous en éloignent.

La loi naturelle impose à l'homme le repentir de ses fautes ; la réparation lorsqu'elle est possible ; elle ne va pas plus loin. La révélation parfait et divinise nos conceptions humaines ; Dieu, en demandant le repentir, exige un aveu fait à des créatures soumises aux mêmes tentations que nous, et cependant marquées d'un sceau divin.

Le cœur du prêtre a toutes les indulgences ; la main qui se lève pour absoudre possède la puissance même de Celui qui la lui a conférée.

Si ce contraste vous étonne, consultez l'Evangile ; une seule parole a suffi pour créer ce sacerdoce immortel : « Recevez le Saint-Esprit ; comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Or ce pouvoir suppose la

connaissance des fautes. On ne peut absoudre ou condamner qu'un acte connu.

La confession date de l'établissement du christianisme ; on retrouve dans les catacombes des sièges servant de confessionnaux. Au VIe siècle le grand saint Ambroise, évêque de Milan, s'applique à entendre la confession des pénitents ; à la même époque, saint Augustin reproche aux hérétiques d'Afrique leur volonté de ne vouloir se confesser qu'à Dieu seul.

Vous le voyez donc, l'usage de la confession s'est perpétué durant tous les siècles ! Elle vous formera la conscience en vous apprenant à vous connaître. Vous étudierez vos penchants et chaque confession deviendra une étape vers un but moral ; chaque faute une cause d'humiliation sans colère. Vous mettrez peut-être des années à vous vaincre ; qu'importe, la vie vous appartient ; ne vous découragez point.

Cependant vous vous heurterez à d'autres obstacles : sarcasmes, appréciations superficielles des choses les plus saintes : « ne jetez pas les perles aux pourceaux, » ne discutez pas avec les esprits trop butés.

Prêchez d'exemple en restant attachée à votre devoir, fût-ce au prix de sacrifices.

Ne reculez pas non plus devant les petits ennuis comme ceux de vous coucher plus tard afin d'aller vous confesser ou de faire demander un prêtre à la sacristie si vous n'arrivez pas à

l'heure des confessions ; cela coûtera à votre timidité, mais vous en serez récompensée par ces paroles : « Allez en paix, ma fille, vos péchés vous sont remis. »

Si vous saviez combien de cœurs en détresse ont souhaité la foi afin de trouver dans la confession l'épanchement qui leur était nécessaire ; combien était pesant le fardeau qu'ils traînaient sans oser le confier à personne ; combien eussent été douces les larmes versées devant l'homme de Dieu, vous remercieriez la Providence de vous avoir préservées d'un tel isolement, et vous profiteriez des douceurs que renferment les apparentes rigueurs du Sacrement de Pénitence.

CHAPITRE VII

La Communion.

En ce temps-là, Jésus étant suivi d'une grande foule, se mit à l'enseigner et lui dit : « Vous me cherchez à cause de miracles que vous avez vus ; parce que vous avez mangé cinq pains multipliés par moi et que vous avez été tous rassasiés. Travaillez pour avoir non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera, car Dieu le Père a mis son sceau sur Lui. » Ils lui dirent : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez à Celui qu'Il a envoyé. » Suivez avec attention ce passage du saint Évangile. Dès le premier abord, vous serez frappée de la portée de chaque parole ; c'est un exorde merveilleusement composé, une gradation d'une sûreté divine qui va nous amener insensiblement au plus grand mystère religieux.

Jésus vient de faire des miracles ; Il a donné des preuves de son pouvoir absolu sur les éléments. Il a nourri cinq mille hommes avec cinq pains, et la foule en délire le suit et l'interroge.

Ecoutez bien la réponse du Christ. Il ne leur demande ni la science, ni le raisonnement, ni même la vertu, pour bien indiquer qu'une seule chose est nécessaire.

« L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en moi, » s'écrie-t-il. J'ai guéri les malades, j'ai ouvert les yeux des aveugles, ressuscité les morts; je viens de vous nourrir miraculeusement, mais tout cela n'est rien encore, ayez la foi, et je vous donnerai le Pain du ciel. Et voici que les Juifs enthousiasmés lui disent : « Seigneur, donnez-nous de ce pain ! »

La prière suit l'acte de foi ; si vous voulez vous aussi entrer plus avant dans ce mystère, il faut prier comme les Juifs prièrent, appuyer vos convictions sur une base solide, acquérir des preuves de la toute-puissance de Celui devant lequel vous allez incliner votre raison. Il a ressuscité Lazare, la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, guéri les lépreux, calmé les flots en furie. Il a toutes choses entre les les mains; vous pouvez donc croire et dire aussi : « Seigneur, je désire ce pain. » Alors Jésus reprit: « Je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura plus faim, celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai,

c'est ma chair pour la vie du monde. » Ces paroles sont claires et nous savons tous que le Messie a été crucifié pour nous racheter, qu'Il a abandonné son corps aux bourreaux, qu'Il a été flagellé; mais ce n'est pas seulement le sens du discours que nous venons de lire.

Ce corps crucifié est un froment broyé et passé sur la meule afin de servir de nourriture à l'humanité. Ne vous écriez pas avec les Juifs que ces paroles sont dures à entendre, que nous ne pouvons nous nourrir d'un pain aussi matériel et que ce langage vous scandalise! Pauvre esprit grossier! Ce que Jésus a voulu vous communiquer, c'est son esprit, c'est sa divinité pour soutenir votre faiblesse; et sa chair divine vous apporte le germe d'immortalité qui fécondera votre corps au jour de la résurrection.

Entrez pleinement et sans réserve dans la pensée chrétienne.

Durant dix-huit siècles on a cru à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on y croit encore on y croira toujours. Si Jésus a institué ce sacrement sous la forme d'un pain, c'est avec un but spécial, car Dieu ne fait rien en vain. Il a voulu nous enseigner la nécessité de nourrir notre âme comme nous alimentons notre corps, de réparer nos forces morales comme nous reconstituons notre organisme physique. La Communion n'est donc pas une formalité, mais une nécessité, une habitude

chrétienne, et comme on ne fait bien que ce qu'on fait souvent, dit saint François de Sales, plus vous communierez, plus vous serez fervente. « Croyez-moi, ajoute-t-il, si le corps prend les qualités de la nourriture dont il use habituellement, comme nous le voyons dans les lièvres de nos montagnes qui deviennent blancs en hiver parce qu'ils n'y voient et n'y mangent que de la neige, vous verrez que, nourrissant souvent votre âme de l'auteur de toute beauté et bonté, de toute sainteté et pureté, elle deviendra à ses yeux toute belle, toute pure et toute sainte. »

Surtout ne dites pas que le temps vous manque pour vous préparer à recevoir ce sacrement; ce ne sont pas quelques prières qui disposent à la Communion, c'est la vie, l'effort quotidien, la lutte, l'énergie, l'honnêteté, la souffrance de chaque jour.

Lorsque vous serez à l'église, ne cherchez pas les impressions extraordinaires, acceptez la consolation, mais ne vous effrayez pas de la sécheresse. Prenez votre livre d'Evangile, méditez quelques versets ou suivez l'action du prêtre à l'autel. Après la Communion parlez à Notre-Seigneur comme à un ami, c'est bien vraiment le charpentier de Nazareth vivant de notre vie. Si vous êtes troublée par votre travail, distraite et préoccupée, racontez-lui tout cela; jetez vos peines à ses pieds et emportez-le dans votre cœur afin qu'Il vous soutienne, qu'Il vous conseille, qu'Il vous sauve.

CHAPITRE VII

La lecture.

La lecture est le moyen le plus efficace et le plus attrayant de développer notre intelligence.

Les grands auteurs de l'antiquité et des temps présents nous communiquent leur pensée, nous vivons de leur vie, de leurs enthousiasmes de leurs espérances. Les philosophes et les théologiens soulèvent pour nous le voile de l'au-delà ; les historiens nous font connaître l'épopée des nations et nous montrent la marche lente de l'humanité vers le progrès. Les poètes chantent nos joies et nos douleurs et les saints nous apprennent le but suprême vers lequel nous devons tendre.

Tout un monde inconnu s'offre à notre curiosité ; vous subissez son attrait et faites une large part à la lecture dans chacune de vos journées de congé. Mais lisez-vous avec l'intention de vous instruire? Songez-vous à éclairer votre foi, à l'appuyer sur une base solide? Vous avez à votre disposition les œuvres de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue. Dans les temps plus modernes vous pouvez prendre Lacordaire, Monsabré, Gratry. Ce travail, aride en appa-

rence, vous réservera bien des joies et vous fera sortir de la routine d'une piété de façade. Il vous reste ensuite à cultiver votre intelligence. L'instruction nivelle de plus en plus les classes de la société. On ne juge les êtres que sur leur valeur et non d'après leur naissance; or rien n'élève comme la lecture bien comprise; prenez les chefs-d'œuvre des maîtres; les œuvres de Corneille, de Racine, les *Lettres* de Mme de Sévigné, les *Contemplations* de Victor Hugo, les *Méditations poétiques* de Lamartine, ses *Harmonies poétiques et religieuses, Graziella,* les délicieuses poésies d'André Chénier et d'Alfred de Vigny, et tant d'autres. Je serai plus circonspecte pour les romans; leur action est absolument individuelle. Le mauvais roman ne peint pas seulement la vie avec ses laideurs, mais donne au mal les apparences du bien, le déguisant d'une séduction dangereuse et faussant ainsi l'esprit et le cœur. Ne le lisez jamais. Les ouvrages de Bazin, d'Octave Feuillet, de Henri Bordeaux, de Fromentin, sont d'exquises études de mœurs.

Il vous restera un choix à faire parmi d'autres auteurs, mais la question est trop délicate pour être tranchée légèrement. D'une façon générale, aimez les grandes pensées, les caractères généreux, et, à force d'avoir lu les œuvres des hommes illustres, vous vous rapprocherez insensiblement d'eux.

CHAPITRE VIII

La Souffrance.

Aucune vie n'est exempte de souffrance et cependant nous n'étions pas créés pour la subir. Tout était bonheur dans le dessein primitif de la Providence. L'âme plongée dans les délices de la possession divine, les facultés soumises à l'âme formaient un ensemble d'harmonie paisible et de félicité sans fin.

La révolte du premier homme rompit cet équilibre et le péché suivi du châtiment marqua une étape dans l'histoire de l'humanité.

Rien de grand comme l'ordre établi dans la création. Voyez le mouvement de rotation de la terre, la gravitation des étoiles dans le firmament et admirez les lois mystérieuses régissant le monde : Des lois morales existaient également et leur destruction devait plonger toutes les générations dans la douleur.

Le drame du Paradis terrestre est l'histoire de l'atome bravant son créateur et incarnant dans sa rebellion l'orgueil le plus démesuré et les curiosités les plus basses. Toutes nos tendances corrompues ont leur germe dans cet acte dont

nous portons la fatale hérédité. L'humanité rachetée par le Christ pour l'éternité traîne son châtiment temporel. Personne n'échappe à la douleur parce que personne n'échappe au péché. Si vous l'acceptez avec résignation, elle sera moins lourde, mais supportée avec amour elle deviendra légère.

Joignez vos souffrances à celles de Jésus pour le salut des âmes aimées ; aucune ne sera perdue. Elles s'élèveront avec le grand cri de miséricorde et d'amour qui sauva le monde. Voyez le divin crucifié, pas une plainte ne s'échappe de ses lèvres et cependant les soldats romains vaincus par la puissance mystérieuse de cette douleur divine, se frappent la poitrine et s'écrient : « Celui-ci était vraiment l'Agneau de Dieu. »

Cette attraction merveilleuse est à votre disposition ; vous pouvez, selon l'expression de saint Paul, ajouter ce qui manque à la Passion du Christ et collaborer d'une façon indirecte à son œuvre rédemptrice.

CHAPITRE IX

La Charité.

On confond souvent la charité avec l'aumône, ce qui est une erreur. Cependant, comme l'aumône constitue une forme de la charité, c'est par elle que je commencerai. Il faut savoir donner son superflu et parfois même son nécessaire. Nous organisons notre vie selon notre fortune, nous faisons quelques économies afin de parer aux coups imprévus, maladie, etc., c'est la simple prudence, mais il y a deux sortes de nécessaire : celui de la vie variant selon les individus, nourriture, vêtements, etc., celui de la situation constituant un luxe relatif, obligatoire dans certaines fonctions publiques.

C'est à ce dernier que j'ai fait allusion en disant qu'il fallait sacrifier le nécessaire de la situation pour soulager les grandes détresses. Nous n'arriverons jamais à un résultat complet ; le problème social reste toujours posé, embarrassant les économistes eux-mêmes. Qu'importe! nous aurons fait notre devoir et atténué quelques souffrances. Pour le moment bornons-nous à

étudier la charité et à l'envisager dans toute son étendue. Elle a d'abord un rôle négatif qui consiste à éliminer la médisance, les jugements téméraires, etc.

Écoutez le langage de saint Paul : « La charité est indulgente, inclinant à voir le bien, elle est douce, patiente, aimable, généreuse. »

Elle embellit la vie commune, écartant toute parole blessante ou amère et faisant régner l'aménité.

Un charme de perpétuelle sérénité se dégage de l'âme charitable. Amie des pauvres et des malades, elle ne se lasse jamais de répandre autour d'elle la consolation et la joie. Aucune misère physique ou morale ne la rebute. Loin de mépriser les pécheurs, elle les réconforte et les relève.

Quand vous rencontrerez des compagnes dévoyées, humiliées, ne les condamnez point. Inclinez-vous vers leur détresse, car la virginité de Marie peut tendre la main au repentir de Madeleine. Souvenez-vous surtout que, dans le chemin de l'amour, on ne s'arrête qu'au sommet du Calvaire afin d'y recueillir la suprême leçon d'indulgence et de pardon.

La charité est le dernier mot du christianisme qui grave dans notre cœur l'éternelle loi de fraternité.

CHAPITRE X

L'Apostolat.

A quoi sert une lampe mise sous le boisseau? Votre chambrette serait bien obscure si vous posiez la lumière derrière un rideau épais ; et que deviendrait le monde si les âmes généreuses cachaient les divines lueurs qu'elles renferment. La foi seule embellit notre vie : foi en Dieu, foi dans le bien, foi dans la science, foi dans l'amour. C'est elle qui créa les martyrs, les héros de la charité, les savants. C'est sur elle que s'appuie le foyer conjugal. Dire que cette flamme sacrée est éteinte serait proclamer, du même coup, que la terre se meurt d'une incurable langueur. Les convictions sincères font des adeptes. Dans tous les partis on a formé école. Vous en avez de beaux exemples dans le christianisme.

Les François-Xavier convertirent des milliers d'infidèles et Augustin dut son retour à Dieu aux prières de Monique. Bien des âmes attendent de vous la lumière, mais dans quelle mesure la leur donnerez-vous ? Vous côtoyez des

personnes d'opinions différentes : athées, rationalistes, protestants, israélites, indifférents qui seront jugés sur leur bonne foi, plus que sur leur foi. Entrez dans les desseins de la Providence sur les âmes, et ne tombez pas dans la détestable erreur de beaucoup de catholiques, méprisant ceux qui appartiennent à d'autres religions et appelant les foudres du ciel sur leurs persécuteurs. Ah ! que ces hommes mériteraient d'entendre les paroles du Sauveur : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » Plus sectaires qu'apôtres, oubliant que Dieu est charité, ils sèment la discorde et la haine. Certes il ne s'agit pas de tomber dans une doctrine élargie qui absolve toutes les erreurs. Nous côtoyons des hommes légers, inexcusables dans leur aveuglement, d'autres fuyant la lumière à cause de leurs œuvres mauvaises, enfin ceux qui s'engourdissent dans une coupable indifférence ; mais il est des âmes sincères, disciples de la vérité et par là même infiniment respectables. Comment donc les éclairerez-vous? puisqu'il est défendu de violer la liberté !

Je vous renverrai comme toujours à l'étude de l'Evangile. Contemplez le Sauveur, il n'impose rien, il passe en semant la bonne parole et la laisse germer dans les cœurs. Il guérit les corps malades avant de toucher l'âme. Imitez-le, parlez de questions chrétiennes, prêtez des livres sérieux. Faites du bien à tous. Prêchez d'exem-

ple; puis priez, ne vous lassez jamais d'appeler les grâces du ciel; souvenez-vous que pour rendre votre influence efficace, il vous faut l'aide de Dieu, et prenez pour devise les paroles de saint Paul : « Je ne peux rien par moi-même, mais tout m'est possible en celui qui me fortifie. »

CHAPITRE XI

Les amitiés.

L'amour tient la première place dans les passions, il règne dans le cœur, en conduit tous les mouvements et se les approprie. Les sourires et les baisers de votre mère marquèrent l'éveil de votre sensibilité et suffirent un certain temps à vos aspirations naissantes. Vous trouviez près d'elle la protection dont vous aviez besoin, les caresses qui calmaient vos pleurs, et cette tendresse enveloppante dont le souvenir adoucit encore nos derniers instants alors que, redevenus des enfants, nous nous endormons pour toujours en prononçant son nom. Puis il vous fallut choisir de jeunes compagnes. Quelques-unes vous restèrent fidèles, continuant à partager vos joies et vos peines, et formant autour de vous cette « famille de l'âme » mille fois plus précieuse que la parenté réelle. L'atelier vous créa de nouvelles relations parmi lesquelles il devint nécessaire de faire une sélection. Vous cherchâtes une âme forte, intelligente et bonne,

capable d'aimer et par conséquent de se donner. Rien n'égale la douceur d'une véritable amitié. Écoutez le langage de Lacordaire à ce sujet : « L'amitié, dit-il, est le plus parfait des sentiments de l'homme parce qu'il est le plus libre, le plus pur et le plus profond ; ce n'est pas le sein d'une femme penchée sur un berceau qui lui donne le jour, elle n'a pas pour portique un contrat qui lie des intérêts et que sanctionne un autel dont le feu contient des cendres, elle sort de l'homme par un acte suprême de liberté. Son aliment est une convenance immatérielle entre deux âmes. L'âge ne saurait affaiblir un tel commerce. Supérieure au temps, l'amitié habite le lieu éternel des esprits, » et le jour où l'amour lui-même nous abandonne, c'est dans le cœur d'une amie que nous cherchons refuge contre cette suprême détresse. Notre vie serait bien obscure et bien glacée si elle s'écoulait dans la solitude. Le Christ qui avait accepté toutes les souffrances a refusé celle-là. Il a voulu que l'amitié le servît à Béthanie et lui apportât les plus précieux parfums. Il pressa sur sa poitrine le disciple bien-aimé. Ce sont ses amis qui l'ensevelirent ; et c'est à l'amitié passionnée de Madeleine qu'il dévoila sa Résurrection.

Recueillons ces douces leçons et remercions la Providence d'avoir tempéré les rigueurs de l'existence par de suprêmes consolations.

CHAPITRE XII

L'amour.

Quand vous aurez trouvé ce précieux trésor qui s'appelle une véritable amie, ne vous étonnez pas de sentir des aspirations nouvelles. La sage nature imprime au plus intime de notre être un besoin d'amour noble et généreux dont le plein épanouissement crée la famille ! C'est vers ce but que se dirigent toutes les palpitations de votre cœur ; vous le poursuivez inconsciemment ; vous le cherchez peut-être, exaltée par les mauvais romans tombés entre vos mains, et lorsqu'un homme murmure à votre oreille des mots enchanteurs et nouveaux, vous écoutez sans vous demander s'il ne joue pas une infâme comédie. Il est vrai qu'il se masque parfois d'une honnêteté mensongère, vous parlant de l'union libre qui n'aurait d'autre sanction que votre mutuelle passion. Non seulement il méprise les dogmes anciens, mais il néglige la légalité elle-même pour prôner la suprême, la divine liberté de l'amour. Prenez garde, cette indépendance n'est pour lui qu'un moyen de

s'affranchir. Le jour où il sera las de votre tendresse, rien ne le retiendra près de vous, ni la puissance divine qu'il a rejetée, ni la loi, ni votre détresse, ni même la misère dans laquelle il vous laissera.

Écoutez le cri d'angoisse d'une pauvre fille qui s'était laissé séduire par cette thèse profondément antisociale et antiféministe : « Quand je suis allée vivre avec lui, dit-elle, j'ai monté les marches de son escalier avec toute la sincérité d'une fiancée catholique qui franchit le seuil de l'église, toute la gravité d'une fille bourgeoise qui entre dans la salle de la mairie... Je croyais que nous y apportions, cet infâme et moi, une égale volonté de nous aimer, une égale conviction du sérieux de notre engagement, un égal respect l'un de l'autre; cinq mois après, il m'avait abandonnée... »

Le christianisme relevait et protégeait la femme, la loi la défendait, la liberté la livre sans défense à la fantaisie de l'homme. Je ne parlerai pas ici de celles qui chercheraient à échapper à leur situation précaire par un honteux calcul. Les mêmes déceptions leur seraient réservées, l'insécurité de la vie succéderait à une aisance passagère, la maladie, suite normale d'une existence peu réglée, les jetterait dans quelque hôpital et la difficulté de retrouver du travail, de reprendre un labeur devenu pénible les plongerait dans les pires détresses.

Une conception élevée et pratique de votre destinée sociale vous défendra de pareilles faiblesses. Vous protégerez votre foyer par la sublime indissolubilité conjugale qui vous assurera la sécurité et divinisera votre amour. Rien n'est grand comme le don de soi fait à un être qu'on aime pour l'éternité, le véritable amour ne craint pas les chaînes, il les créerait si elles n'existaient pas, il en resserre les liens, il n'use de sa liberté que pour l'aliéner aussitôt.

Préparez-vous donc au mariage, et si l'honnêteté vous paraît parfois difficile, souvenez-vous des joies qui vous attendent. Assurez votre existence par une sage économie, cherchez dans les *homes,* les restaurants à bon marché, le moyen de diminuer vos dépenses et n'hésitez pas à vous adresser aux œuvres.

Vous traverserez ainsi l'époque orageuse, où la jeune fille en butte à mille tentations, poussée par un besoin invincible de bonheur, se laisse entraîner insensiblement, si elle ne puise des forces dans sa vie morale et dans l'organisation bien entendue de sa vie sociale.

CHAPITRE XIII

Œuvres de Protection de la Jeune Fille.

L'Association catholique internationale des œuvres de protection de la jeune fille a pour but la protection matérielle et morale de toute jeune fille obligée de gagner sa vie, de celle qui reste au foyer comme de celle qui est forcée de s'en éloigner.

A cette fin, elle unit étroitement, en vue de services réciproques, mais en leur laissant une entière autonomie, les œuvres nationales, régionales ou locales s'occupant de la protection de la jeune fille.

Elle facilite la fondation de ces sociétés et institutions dans les pays qui en sont dépourvus. Elle gagne comme membres isolés les personnes qui s'occupent d'œuvres rentrant dans son programme. Les moyens que l'Association met en œuvre pour réaliser ce programme sont : le placement de la jeune fille, sa protection dans les voyages, sa préservation par le logement honnête (maisons d'accueil et maisons de famille) et par les restaurants féminins, son

patronage sous des formes diverses, sa formation professionnelle, la création en sa faveur de mutualités, caisses de retraites, associations d'employées, d'ouvrières, de domestiques. L'Association s'occupe enfin, pour celles qui sont tombées, de tentatives de relèvement moral.

En France, l'Association est représentée par un comité national, des comités régionaux, des comités locaux, et dans les lieux de moindre importance par une correspondante.

L'émigration féminine étant, dans les campagnes, un véritable fléau, l'association tient à cœur de s'affilier dans les moindres communes de France une correspondante dévouée dont l'action sera : 1° d'éclairer les jeunes filles, et même leurs parents, sur les dangers de l'émigration, ainsi que sur l'avantage économique et moral dont bénéficie la famille lorsque la jeune fille, travaillant à l'ombre du toit paternel, son gain y reste acquis ;

2° De combattre efficacement l'émigration en créant et en procurant du travail qui retienne les jeunes filles au pays ;

3° Lorsqu'une jeune fille doit partir, de la guider et de la diriger sur les maisons d'accueil de l'Œuvre.

La Protection de la Jeune Fille se compose en France d'un Comité d'honneur, dans lequel ont bien voulu prendre place Leurs Eminences les cardinaux Richard, Lecot, Nosseigneurs les

évêques de Nancy, Orléans, Grenoble, MM. Béranger, M. de Vogüé, MM. Rivière, Bazin, etc.; d'un Conseil national siégeant à Paris sous la présidence de Mme la Comtesse de Caraman ; il est composé d'un bureau et d'un conseil comprenant les représentantes du Comité de Paris.

Afin d'éviter une trop grande centralisation, la France a été divisée en seize régions, ayant leur autonomie particulière sous la direction d'un conseil régional indépendant. Voici le tableau des seize régions :

Comité National Français, 4 *bis*, rue Jean-Nicot.

Lille, Maison d'accueil et Secrétariat, 20, rue Marais.

Reims, 6, rue Nanteuil.

Rouen, 63, rue Beauvoisine.

Orléans, 16, rue de la République.

Dijon, 2, rue Claude-Bernard.

Nancy, 4, rue des Chanoines.

Rennes (Secrétariat seulement), 18, avenue de la Gare.

Limoges, 15, avenue de Juillet.

Bordeaux, 4, rue Poquelin-Molière.

Toulouse, 21, rue de la Dalbade.

Angers, 16, rue du Vollier.

Marseille, 183, avenue du Prado.

Montpellier, 16, rue Durant.

Grenoble, 1, rue Fourier.

Lyon, 20, place Carnot.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat national de Paris.

Siège international : 16, rue Saint-Pierre, Fribourg (Suisse).

Siège National Français : 4 *bis,* rue Jean-Nicot, Paris.

Syndicat de l'Aiguille.

Association professionnelle mixte de patronnes, employées et ouvrières en habillement, métiers similaires et professions connexes.

Siège social : 35, rue Boissy-d'Anglas, Paris.

Syndicat des Employées du Commerce, de la Banque et Assimilées.

Siège social : 3, impasse Gomboust, Paris

Offre à ses membres les services suivants :

1° Des cours de coupe, d'anglais, de français et d'écriture commerciale qui sont organisés selon les besoins des syndiquées ;

2° Un bureau de placement gratuit est ouvert pour les syndiquées sans place, ou qui désirent améliorer leur situation ;

3° Une coopérative d'achat permet à chaque famille de syndiquée d'économiser par an une centaine de francs, qui rembourseront la cotisation versée ;

4° Une commission d'études est chargée de se

renseigner sur les questions du travail féminin ;

5° Tous les mois une réunion syndicale est offerte aux membres. Une conférence leur est faite sur les intérêts et les devoirs de leur profession.

Restaurants et Maisons de Famille.

Bonnes Gardes dirigées par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul recevant les jeunes filles sur références. Prix de la pension : 45 francs par mois en dortoir.

Quelques-unes de ces maisons donnent des chambres séparées moyennant une augmentation de loyer. La rentrée doit s'effectuer à 8 h. 1/2 du soir.

Ier Arrondissement. — Rue de la Sourdière, 25.

IIe. — Rue Réaumur, 85.

IVe. — Rue Geoffroy-Lasnier, 30.

IVe. — Rue des Guillemites, 10.

Ve. — Rue Geoffroy Saint-Hilaire, 32.

Ve. — Rue du Cardinal-Lemoine, 69.

VIe. — Rue de Vaugirard, 80.

VIIIe. — Rue de la Ville-l'Évêque, 14.

IXe. — Rue de la Tour-d'Auvergne, 18.

IXe. — Rue d'Hauteville, 56.

XVIIIe. — Rue Caulaincourt, 33.

XVIIIe. — Rue Saint-Rustique, 12.

XIXe. — Rue Jean-Cottin, 7.

Maisons de Famille.

Ier Arrondissement. — Œuvre de Bon-Secours, rue de l'Arbre-Sec, 52.

Ier. — Rue de Richelieu, 47.

IIe. — Rue Croix-des-Petits-Champs, 17.

Ve. — Rue Lhomond, 2. (Maison pour étudiantes.)

VIe. — Rue Mabillon, 18.

VIe. — Rue Joseph-Bara, 8.

VIe. — Rue de l'Abbé-Grégoire, 12.

VIe. — Rue de l'Abbé-Grégoire, 37.

VIe. — Rue Duguay-Trouin, 7. (Servantes.)

VIIe. — Rue de Lille, 101. (Employées et ouvrières.)

VIIe. — Rue Saint-Simon, 12.

VIIIe. — Rue Boissy-d'Anglas, 35.

VIIIe. — Faubourg Saint-Honoré, 156. (Servantes.)

IXe. — Rue de Maubeuge, 25.

Xe. — Rue Lafayette, 190.

XIVe. — Rue Guilleminot, 23. (Servantes.)

XVe. — Rue Lourmel, 116.

XVe. — Rue de Vaugirard, 105. (Employées de commerce.)

XVe. — Rue Carcel, 8.

XVIe. — Rue Nicolo, 67. (Servantes.)

XVIIe. — Rue de Tocqueville, 87.

XVIIe. — Rue Lemercier, 26.

Hôtels meublés pour dames seules.
Société philanthropique.

XIe. — Rue de la Croix-Faubin, 1.
XVIIIe. — Rue Eugène-Carrière, 37.
XIXe — Rue de Meaux, 97.

Restaurants Féminins.

Les restaurants varient de prix entre 0 fr. 50 et 0 fr. 90.

Ier Arrondissement. — Rue de Richelieu, 47.
IIe. — Rue Saint-Sauveur, 22.
IIe. — Rue Croix des Petits-Champs, 17.
IIIe. — Rue Montgolfier, 22.
IVe. — Rue des Guillemites, 10.
IVe. — Rue d'Aboukir, 5.
V^e^. — Rue des Bernardins, 15.
V^e^. — Rue Lhomond, 2. (Etudiantes.)
VIe. — Rue Mabillon, 18. (Recommandé spécialement pour la période d'examens.)
VIIIe. — Rue de la Ville-l'Evêque, 14.
IXe. — Rue de Maubeuge, 25.
IXe. — Rue de la Tour-d'Auvergne, 18.
IXe. — Rue d'Hauteville, 56.
XIe. — Avenue Parmentier, 145.
XIe. —Rue de la Croix-Faubin, 1.
XVIIe. — Rue Lemercier, 26.
XVIIIe. — Rue Eugène-Carrière, 37.
XIXe. — 97, rue de Meaux.

Réchauds et restaurants.

IIe. — Boulevard Sébastopol, 135.

Xe. — Rue de Paradis, 58.

Moyennant 0 fr. 10, usage d'une salle chauffée, d'un fourneau à gaz et d'eau filtrée.

Homes pour étrangères.

Allemandes.

VIIe. — Rue Vaneau, 45. (Pour institutrices.)

XIIe. — Avenue de Choisy, 91. (Bonnes, gouvernantes.)

XVe. — Rue Fondary, 5.

Anglaises.

Boulevard Péreire, 157.

Syndicats Professionnels Féminins.

(Indépendants.)

Syndicat de l'Aiguille Aixoise, 18, rue du Louvre, Aix.

Syndicat de l'Aiguille Arlésienne, 20, rue du Port, Arles.

Syndicat de l'Union Laborieuse, route de Luiselles, Bondues (Nord).

Syndicat de l'Aiguille Bordelaise, 18, rue Boudet, Bordeaux.

Syndicat de Sainte-Marie de la Présentation, 40, rue d'Athis, Flers (Orne).

Syndicat de l'Aiguille, rue J.-J.-Rousseau, Grenoble.

Syndicat des Employés, rue J.-J.-Rousseau, Grenoble.

Syndicat d'Ouvrières, 16, rue de la Barre, Lille.

Syndicat de l'Aiguille Lilloise, 224, rue Nationale, Lille.

Syndicat des Employées, 16, rue de la Barre, Lille.

Syndicat d'Ouvrières, La Roche-Guyon (Seine-et-Oise).

Syndicat de l'Aiguille Lyonnaise, 8, rue Boissac, Lyon.

Syndicat d'Ouvrières, 26, place Jeanne d'Arc, Le Havre.

Syndicat d'Employées, 8, rue Boissac, Lyon.

Syndicat d'Employées de commerce et d'industrie, Mâcon (Saône-et-Loire).

Syndicat de l'Habillement, Mâcon.

Syndicat de l'Aiguille Sainte-Philomène, 16, rue Corvins, Morlaix (Finistère).

Syndicat professionnel des Patronnes, Employées et Ouvrières de l'Habillement, 14, rue Bernick, Moulins.

Syndicat de l'Aiguille d'Orléans, rue Sainte-Anne, Orléans.

Syndicat des Dames employées, 5, rue de l'Abbaye, Paris.

Syndicat des Ouvrières à domicile, 38, rue Vercingétorix, Paris.

Syndicat d'Employées et Syndicat d'Ouvrières, 3, impasse Gomboust, Paris.

Syndicat de l'Aiguille Périgourdine, 15, rue Louis-Mie, Périgueux.

Syndicat d'Ouvrières de l'Habillement, 35, rue Grassies, Pau.

Syndicat d'Employées de commerce, 35, rue Grassies, Pau.

Syndicat d'ouvrières, 33, rue Ferry, Reims.

Syndicat de la Soie stéphanoise, 8, place de l'Hôtel-de-Ville, Saint-Étienne (Loire).

Syndicat de l'Aiguille, Saint-Quentin.

Syndicat des Employées, 26, rue de Cronstadt, Saint-Quentin

Syndicat de l'Habillement, 1, rue Saint-Louis, Versailles.

Syndicat d'Employées, 1, rue Saint-Louis, Versailles.

Syndicat d'Ouvrières, 22, rue de Villars, Moulins.

Sanatoria.

Sanatorium de Villepinte, pour enfants et jeunes filles tuberculeuses à tous les degrés, Villepinte, par Sevran (Seine-et-Oise).

Sanatorium Alici Faguez, pour les malades moins atteintes, Hyères (Var).

Sanatorium Minoret, pour anémiques, Champrosey, par Draveil (Seine-et-Oise).

Siège de ces œuvres différentes, 25, rue de Maubeuge, Paris.

Œuvres de repos et de convalescence.

Pour refaire et préserver la santé des jeunes Parisiennes si facilement épuisée dans les ateliers, les bureaux, les grands magasins, et leur faire éviter les inconvénients moraux du chômage provenant, soit des mortes-saisons, soit de leur état de santé, on a ouvert les maisons suivantes :

Beaumesnil : 1 fr. 35 par jour. Le mois : 40 francs. Voyage : 10 francs.

Saint-Germer : 1 fr. 50 par jour. Le mois : 45 francs. Voyage : 5 francs.

Pour tous renseignements d'admissions, s'adresser à :

M. de MAISTRE, 51, rue du Rocher ; dimanche, de 3 heures à 5 heures ;

Mlle DEREBERGUE, 167, rue de Rennes ; mardi, de midi à 5 heures.

Œuvres de Domremy : Pension : 25 francs pour 15 jours, 35 francs pour trois semaines et 45 francs pour un mois.

Pour tous renseignements, s'adresser 127, avenue de Villiers, au Secrétariat du *Rayon de Soleil.*

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 5
INTRODUCTION. — La vie sociale 17
CHAPITRE PREMIER. — Le réveil. La direction de la vie 21
CHAPITRE II. — La journée à l'atelier 24
CHAPITRE III. — Le retour de l'atelier 26
CHAPITRE IV. — La journée du Dimanche 28
CHAPITRE V. — La confession 32
CHAPITRE VI. — La communion 35
CHAPITRE VII. — La lecture 39
CHAPITRE VIII. — La souffrance 41
CHAPITRE IX. — La charité 43
CHAPITRE X. — L'apostolat 45
CHAPITRE XI. — Les amitiés 48
CHAPITRE XII. — L'amour 50
CHAPITRE XIII. — Œuvres de protection de la jeune fille 53
Syndicat de l'Aiguille 56
Syndicat des employées du commerce, de la banque et assimilées 56
Restaurants et maisons de famille 57
Maisons de famille 58
Hôtels meublés pour dames seules, société philanthropiques 59
Restaurants féminins 59
Réchauds et restaurants 60
Homes pour étrangère 60
Syndicats professionnels féminins 60
Sanatoria 62
Œuvres de repos et de convalescence 63

1574-10 — Imprimerie des Orphelins-Apprentis, F. BLÉTIT,
40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

DATE DUE

OCT 0 1 1997	
1997	
OCT 24 1997	

DEMCO, INC. 38-2971

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21297 9717

COLLECTION DE MORALE ET DE SOCIOLOGIE

Le Problème des Retraites ouvrières, par G. Olphe-Galliard. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

Pourquoi et comment on fraude le fisc. *L'Impôt sur les Successions, l'Impôt sur le Revenu,* par Ch. Lescœur, docteur en droit, professeur à la faculté libre de droit de Paris, 4e édition revue et mise au courant des plus récentes innovations fiscales. 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50

Morale et Société, par George Fonsegrive. 1 vol. in-16. 3e édition ..... 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques (1908)

Traité de Sociologie d'après les principes de la Théologie catholique, par L. Garriguet.

3 volumes *se vendant séparément.*

I. — *Régime de la Propriété.* 1 vol. 2e édition. 3 fr. 50

II. — *Régime du Travail,* tome I, 1 vol..... 3 fr. 50

III. — *Régime du Travail,* tome II, 1 vol..... 3 fr. 50

La Valeur sociale de l'Évangile, par L. Garriguet, 1 vol in-16..... 3 fr. 50

La Dépopulation en France, par Henry Clément. *Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.* 1 vol. in-16..... ..... 3 fr. 50

La Crise sociale, par Georges Deherme, 1 vol. in-16. Prix ..... 3 fr. 50

Les Orientations syndicales, par V. Diligent, 1 vol. in-16..... 3 fr. »

Leçons de Philosophie sociale, par le R. P. Schwalm, 1 vol. in-16 de 420 pages..... ..... 4 fr. »

L'Organisation de la Vie privée. *L'Orientation particulariste,* par Gabriel Melin, chargé du cours de Science sociale à la Faculté de Nancy. 1 vol. in-16.. 2 fr. 50

L'Attitude sociale des Catholiques français au XIXe siècle. — *Premier essai de Synthèse,* par l'abbé Ch. Calippe. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

Contrat de Travail et Salariat. — *Introduction philosophique, économique et juridique à l'Etude des Conventions relatives au Travail dans le régime du Salariat,* par A. Boissard. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

L'Education sociale et les Cercles d'études, par E. Beaupin. 1 vol. in-16..... 3 fr. »

Travailleurs au rabais. *La Lutte syndicale contre les Sous-Concurrences ouvrières,* par Paul Gemahling. 1 vol. in-8e raisin..... 7 fr. 50

Demander le Catalogue